

Introduction

DE L'ANTIQUITÉ AU MOYEN ÂGE

Depuis longtemps, le passage de l'Antiquité au Moyen Âge fascine les esprits. En effet, ces termes, inventés par les humanistes, ne sont pas neutres. Prolongeant l'admiration vouée dès le IX^e siècle à un monde gréco-romain idéalisé et dénaturé, ceux-ci ne voyaient que raison, mesure et harmonie dans les œuvres que Rome nous a léguées. Ils lui opposaient l'« âge moyen », intermédiaire obscur entre les merveilles de l'Antiquité, oubliées vers le V^e siècle, et leur « renaissance » à partir du XIV^e siècle. Présentés comme antinomiques, ces deux termes prirent, dans les divers systèmes de pensée postérieurs, une signification tantôt péjorative, tantôt laudative : l'appréciation de l'un impliquait souvent la dépréciation de l'autre. Par exemple, le romantisme allemand, violemment hostile aux Lumières et à la Révolution française, réinventa le mythe du bon Germain : dynamique et courageux, il aurait créé une civilisation pétrie d'honneur et de foi sur les ruines d'un empire englouti dans la débauche et la superstition. Les bourgeois rationalistes, au contraire, exaltaient l'ordre

romain et vilipendaient le « vandalisme » des Vandales et la barbarie de tous les « barbares ».

Le fossé semblait infranchissable entre une Antiquité promise à la ruine et le Moyen Âge sorti du néant. La « conversion » de l'empereur Constantin (306-337) aurait balayé la religion, sapé l'organisation sociale et bouleversé les fondements mêmes de l'Empire romain, ouvrant la voie à l'ignorance et la superstition. L'inauguration d'une nouvelle capitale à Constantinople (330) aurait marqué le premier craquement dans l'empire universel, sanctionné par le partage définitif entre les fils de Théodose, en 395 : tandis que la partie orientale de l'ancien empire universel brillait encore autour de Constantinople, l'Occident se serait enfoncé dans la décadence. Le déversement des hordes « barbares », répandues de la mer du Nord au Sahara et détruisant tout sur leur passage, aurait provoqué le dépeçage de l'Occident, la destitution du dernier empereur, et la fin du monde antique, ainsi que la ruine de la vie civilisée.

De tels bouleversements religieux et politiques ont de quoi impressionner. Ils expliquent le noir tableau qu'on dressait de la période. Après les invasions, les rois impuissants, victimes de coups d'État ou de révolutions de palais, auraient tenté de régner sur des royaumes fragiles, partagés entre leurs fils comme un bien patrimonial. Incapables de contenir chez eux l'aristocratie ignare et belliqueuse, ils auraient finalement succombé aux raids musulmans si une famille de guerriers surgie des forêts nordiques — celle des Carolingiens — n'avait lentement rassemblé les forces de l'Occident et fondé un nouvel empire, le 25 décembre 800. À partir du V^e siècle, la culture se serait réfugiée dans les monastères ; les seigneurs brutaux auraient anéanti toute forme de vie publique organisée ; les paysans misérables,

grattant la terre pour des rendements agricoles quasi nuls, n'auraient pas survécu sans le complément de la chasse et de la cueillette.

Mais, depuis longtemps, des esprits ouverts reconsidèrent le corpus des sources écrites. Certains constatent que l'Antiquité n'en finissait pas d'agoniser : les Germains n'avaient aucune intention de détruire un monde dont ils profitaient et leurs rois perpétuaient les institutions romaines, en les adaptant ; les hommes du VI^e siècle possédaient encore une solide culture latine ; la foi chrétienne, élaborée dans l'Empire et reconnue par le pouvoir en 313, s'enrichissait et se diffusait sans rejeter la culture laïque. D'autres notent que les structures sociales et religieuses considérées comme proprement médiévales plongeaient leurs racines dans le monde antique : ainsi la christianisation commencée par Constantin s'épanouit par la suite et le « grand domaine » typique du Haut-Moyen Âge existe dès le IV^e siècle. L'hypothèse d'une rupture devient obsolète. En même temps, les archéologues sont reconnus comme historiens à part entière, spécialistes des sources archéologiques. Ils dégagent des tombes, des constructions, des outils qui révèlent une société créative, en évolution permanente, sans cassure brutale.

En outre, la fin des conflits entre grandes puissances européennes favorise les discussions. Dans les années 1990, un vaste programme de recherche, intitulé *The Transformation of the Roman World*, suscita des rencontres entre antiquisants et médiévistes venus de toute l'Europe. Aucun des participants ne croit que cette « transformation » aboutit à un effondrement de l'Occident. *Élargissant* les perspectives étroites des écoles historiques nationales, ils découvrent que la christianisation des institutions et de la société ainsi que l'installation des barbares à l'intérieur de

l'Empire provoquèrent un bouillonnement d'idées dans les domaines les plus divers. Il est temps, aujourd'hui, résumant leurs conclusions, de décrire rapidement une époque de transition et de relativiser la notion de rupture entre l'Antiquité et le Moyen Âge, comme, naguère, fut relativisée celle d'une rupture entre le Moyen Âge et l'époque moderne.

La nature des sources impose d'adopter une démarche un peu surprenante, mais familière aux historiens de l'Antiquité. En effet, l'essentiel des sources écrites provient des milieux proches du pouvoir, de l'Église ou de la noblesse qui méprisaient le travail productif de ceux qu'on appelait les humbles ou les « pauvres », même quand ils disposaient d'une richesse substantielle, comme les gros propriétaires terriens ou les grands marchands. À côté des événements principaux, il convient de présenter d'abord les sources à partir desquelles nous les interprétons : les discussions parfois stériles entre historiens proviennent de ce qu'on ne définit pas exactement leur nature profonde et les limites de leur apport. On doit ensuite commencer l'analyse des structures sociales par les rouages et l'idéologie du pouvoir, de l'Église et du groupe dominant en donnant leur sens exact aux termes qu'ils employaient : Dieu, le maître (*dominus*) céleste, l'empereur, le maître (*dominus*) de l'Empire et le puissant, maître (*dominus*) local, le sont dans un sens très particulier, propre à leur époque, tout comme *sanctus* (saint), *pius* (pieux), *lex* (loi), *barbarus* (barbare) ou *foedus* (traité) ont une acception différente de celle qui est aujourd'hui courante. C'est ainsi, et ainsi seulement, que nous pourrons enfin deviner la place, le genre de vie et le système de pensée des principaux groupes sociaux, en terminant par les plus difficiles à connaître, car ils parlaient rarement d'eux-mêmes : la masse de la population.

L'étude s'achèvera avec le couronnement impérial de Charlemagne car, après cinq siècles de tâtonnements, le nouvel empereur opéra une vaste synthèse des expériences accumulées et la diffusa dans tout l'Occident, regroupé pour la première fois sous une autorité unique, issue de son sein. Le Moyen Âge pouvait alors créer une civilisation originale constamment nourrie par la méditation du passé.

Sauf indication contraire, les traductions des sources sont révisées à partir de l'original.

Chapitre 1

L'EMPIRE CHRÉTIEN (313-476)

Comment définir la fin de l'Empire romain ? La diversité des termes employés suffit à montrer la variété des opinions. « Bas-Empire » suggère l'irréversible décadence de la belle construction augustéenne qui aurait tenté de résister par des pratiques de plus en plus despotiques — voire totalitaires — à l'anarchie grandissante et aux coups de boutoirs des barbares. « Antiquité tardive » évoque la luxuriance fragile de l'automne avant les glaces hivernales. Ces deux expressions mériteraient d'être discutées dans le cadre d'une histoire — parfaitement légitime — de l'Empire comme un tout qui naît, grandit et meurt. Elles conduiraient à insister sur les traits spécifiques du Haut-Empire comme la primauté de Rome et de ses cultes, la place prépondérante de la Méditerranée ou l'existence d'un pouvoir impérial unique. La fondation de Constantinople (330), qui symbolise le fractionnement de l'Empire gréco-romain, puis la division de l'Occident en plusieurs royaumes germaniques, avec le glissement des

centres politiques vers le nord et l'Atlantique, marquent une décadence progressive de ce cadre.

Mais, de notre point de vue, il est important de constater que les barbares eurent affaire à un empereur chrétien, entouré d'évêques et présidant des conciles, et qu'ils parcoururent des villes où les temples étaient abandonnés tandis qu'on construisait des églises. En outre, les empereurs, devenus chrétiens après la crise militaire du III^e siècle qui faillit être mortelle, réorganisèrent la *res publica Romana* selon des principes assez nouveaux. Qu'était donc l'Empire au IV^e siècle ? Cet empire qu'ils ont découvert, les barbares l'ont-ils anéanti, bouleversé ou perpétué ?

Les deux questions sont liées car le bilan des invasions ne peut être qu'une comparaison entre la situation qu'ils trouvèrent et celle qu'ils créèrent. Clovis avait peu de points communs avec Auguste. Mais sa désignation comme « nouveau Constantin » par des contemporains ne contient-elle pas un fond de vérité ? Pour répondre à cette question il faut savoir qui étaient Constantin et l'Empire qu'il dirigeait.

I. LES ÉVÉNEMENTS ET LES SOURCES

De 313, date à laquelle Constantin reconnut définitivement le christianisme comme l'une des religions officielles de l'Empire romain, à 476, les événements se précipitent à une cadence vertigineuse et suscitent une impression de réactions désespérées à des situations incontrôlables. Mais, avant de porter un jugement, il importe de présenter les documents qui nous les font connaître.

1. Les événements

Pendant cinquante ans, l'Empire avait subi des invasions et des guerres civiles. En outre, l'insécurité permanente avait exacerbé les tensions. Les choix successifs de Dioclétien, de Constantin et de Théodose aboutirent à une mutation profonde d'où naquit le Moyen Âge.

- Dioclétien et la tétrarchie (284-305)

Dioclétien, empereur de 284 à 305, jeta les bases sur lesquelles Constantin et ses successeurs édifièrent l'Empire chrétien.

Seul empereur au début de 285, il restaura l'unité du pouvoir impérial. Mais, constatant qu'un seul homme ne pouvait suffire à diriger les armées et administrer l'Occident et l'Orient, il imagina une division du pouvoir qui aboutit, en 293, à la tétrarchie, c'est-à-dire au partage des responsabilités entre quatre personnes : deux Augustes disposant de la plénitude de l'autorité impériale, l'un en Orient, l'autre en Occident, et deux Césars, gouvernant une partie de leur immense territoire sous leurs ordres. Ainsi le risque d'un coup d'État militaire se trouvait diminué puisque les troupes étaient commandées de plus près. Le système fonctionna très bien jusqu'à l'abdication de Dioclétien, en 305. Il entraîna, en particulier, l'installation des Augustes et des Césars dans des palais fixes, par exemple Milan pour l'Auguste Maximien, York et Trèves pour Constance Chlore, son César : Rome perdit alors son statut de capitale unique de l'Empire. Il facilita aussi le retour de la paix à l'intérieur et aux frontières. En Gaule, des révoltes locales, les Bagaudes, furent réduites, des usurpateurs poursuivis jusqu'en Bretagne, et la frontière du Rhin inférieur pacifiée avant 296. En Germanie, les Champs Décumates furent